

au-dessus de son âge sur les femmes du bourg. Mais, comme il la payait très peu cher, il la gardait.

Triste hiver, surtout à cause des pensées que Louarn avait dû renfermer en lui, bien secrètes ! Cette fille, justement, lui avait fait remarquer que Donatiennne n'écrivait pas souvent. Il ne s'en serait peut être pas aperçu, distrait par trop de travail et n'ayant aucun point de comparaison. Mais c'était vrai, qu'elle écrivait peu, et des lettres si courtes ! Il portait toujours sur lui la dernière arrivée, vieille parfois de trois ou quatre semaines, et, quand il était seul, que personne de Ros Grignon ne pouvait le voir, il la relisait, tâchant de sa représenter les choses qu'elle lui marquait : "Madame m'a emmenée aux courses où il y avait tant de monde que tu n'en a jamais tant vu ; je suis allée au théâtre, en matinée avec Honorine, la première femme de chambre." Et puis, elle n'avait envoyé qu'une seule fois de l'argent, vers le milieu de janvier, quand le receveur de mademoiselle Penhoat avait menacé de saisir tout, à Ros Grignon, pour les trois années qu'on lui devait, et, la semaine suivante, M. Guillou, après avoir touché la moitié seulement des fermages en retard, était parti en donnant un dernier délai, jusqu'aux derniers jours de juillet, pour tout payer. "Tu aurais mieux fait de garder ta femme avec toi, avait-il dit en quittant la ferme, ou de lui trouver une place dans le pays d'ici. Sais-tu seulement où elle habite ? Et jeune comme elle est !... Louarn avait levé vers lui ses yeux de Breton songeur, qui ne comprend qu'à la longue les gens de ville. Mais il lui était resté au cœur une défiance, une peine confuse, et comme un regret de plus ajouté à tant d'autres.

L'homme était sorti de la forêt, et tournait une corrière de la lande, pour reprendre sa route tout droit vers Ros Grignon. L'épaisseur de l'ombre projetée sur le sol par la masse des ajones et des genêts poussant là en toute liberté, le frappa pour la première fois. Depuis que le taillis avait été coupé, ils semblaient avoir pris une nouvelle vigne, et l'on voyait mieux la hauteur démesurée qu'ils avaient atteinte, jusqu'à dépasser d'un pied la tête du closier. Jean Louarn s'arrêta, et observa avec attention la profondeur du fourré, entre les branches qu'il écartait du conde. La terre portait encore la marque d'anciens sillons ; elle était chauve, fendue, creusée par les insectes et les mulois, et, d'espace en espace, jaillissaient, nouveaux, éclatant de sève, ramés comme des arbres, les troncs verts de genêts et les troncs gris des ajones, dont les dernières palmes, à l'air libre, là-haut, se gonflaient d'épines pâles et de boutons déjà roux.

"Nos ancêtres ont cultivé la lande, pensa Louarn. Si j'essayais ? Il y aurait profit."

Il se recula de dix pas, considéra ses récoltes qui levaient, s'efforça d'imaginer le bel exemple que formeraient ses champs, lorsque la lande aurait disparu, et songea, parce qu'il songeait toujours à elle :

— C'est Donatiennne qui serait surprise !

A peine entré dans la chambre de Ros Grignon, Annette Domerc, assise sur une chaise basse, près du feu, lui montra de la main la table.

— Il est venu enfin une lotte, maître Louarn. Elle vous a écrit, notre maîtresse.

Lui, jeta sur le carreau la fourche de fer qu'il portait, saisit avidement la lettre, et revint la lire sur le

seuil où le jour était encore vif. En un autre moment, il eût trouvé que Donatiennne répondait bien brièvement. Mais elle lui disait : "Je suis heureuse, sauf que les enfants me manquent. Embrasse-les tous pour moi." Et il avait si grand besoin d'être heureux, il se sentait si fortement poussé vers elle, ce soir-là; par le nouveau projet qu'elle avait inspiré, qu'il vit une seule chose : elle avait écrit, elle n'oubliait pas Ros Grignon, elle priait le père d'embrasser les petits.

Content, ramassant dans la poche de sa veste la lettre de Donatiennne, il rentra dans la maison, et embrassa Noémi et Lucienne qui jouaient près du coffre.

— Ah ! les inignomes ! disait-il en les enlevant l'une après l'autre, je suis chargé de vous embrasser pour la maman ! Vous vous rappelez bien maman Donatiennne ?

Comme il se penchait au-dessus de Johel endormi sur les genoux de la servante, il entendit le petit ricanement aigu d'Annette Domerc, et sentit le frôlement des cheveux ébouriffés, qu'elle n'attachait souvent pas sous son bonnet.

— Maîtresse Louarn donne donc de bonnes nouvelles ? demanda-t-elle. Sans doute, elle revient ?

Louarn, redressé, regarda, du haut de sa grande taille, la servante qui levait vers lui son visage où errait un étrange sourire, et ses yeux inquiétants, où des lueurs tremblaient et se déplaçaient comme dans des yeux de chat.

— Pourquoi veux-tu qu'elle revienne ? Elle n'a pas fini de nourrir, dit le closier.

— Je croyais... Vous aviez l'air si réjoui !

Le visage d'Annette avait repris son expression habituelle de vague ennui, et Louarn, qui voulait confier à quelqu'un, ce soir, une chose rare dans sa vie, un peu d'espérance et de joie, s'éloignait de cette créature et s'asseyaît, de l'autre côté de la cheminée, sur le bord échancre du lit. Il appela Noémi, son ainée, qui pouvait un peu comprendre, et la plaça près de lui.

— Petite, dit-il doucement, j'ai une idée. Tu sais bien, la lande ?

— Oui, papa.

— Je la couperai toute, je ne laisserai pas une mauvaise herbe debout. Je ferai cela tout seul. Puis, je bêcherai la terre, et je la défoncerai, et tout sera fini quand maman Donatiennne reviendra. Sera-t-elle contente, quand elle verra là un champ de pommes de terre ou de colza ! Je crois que j'y mettrai du colza. Crois-tu qu'elle sera contente ?

— Et les nids ? demanda l'enfant.

— Je te les donnerai.

Il aperçut l'éclair de plaisir qui traversa les grands yeux de Noémi, et, secrètement, il eut l'impression que c'était l'autre, l'absente, qui lui souriait pour lui donner courage. Il fit veiller l'enfant, s'égaillant avec elle, bien qu'il fût naturellement taciturne et sobre de caresses, et tâchant de la faire rire pour voir encore passer le rayon.

Le lendemain, il attaqua la lande, droit au milieu de la ligne sombre, couronné d'or, qu'elle faisait devant Ros Grignon. Il se mit debout au fond du fossé herbeux qui endiguait les ajones, appuya les genoux contre le talus, et, prenant sa serpe aiguisée à nœf, l'enlevant à pointe de bras, il l'abattit sur le bois dur et tordu d'un arbuste, dont la rainure était énorme et